

MASSE, MOBILITÉ ET LA VOIE DE L'ARMÉE ROUGE VERS L'ART OPÉRATIF 1918-1936

Jacob W. Kipp

La première exigence de cet article est de traiter du problème de ce que nous entendons exactement par les trois termes employés dans le titre. La masse dans le contexte russe a un double sens. Pour certains, cela rappelle sans aucun doute l'image du rouleau compresseur russe, qui donna à Schlieffen et ses planificateurs des cauchemars dans les décennies précédant la Première Guerre mondiale. Un simple processus d'extrapolation basé sur la taille de l'armée permanente de la Russie, le nombre de conscrits enrôlés chaque année en vertu du statut du service militaire universel et la population totale de l'Empire a fourni une estimation approximative du nombre total de fusils et de baïonnettes que le tsar pouvait mettre sur le terrain. L'adoption par le gouvernement tsariste du Grand Programme de réarmement en 1912 menaçait ainsi de modifier l'équilibre militaire sur le continent. Ces forces se mobiliseraient lentement, mais, comme un rouleau compresseur, leur élan emporterait tout devant elles.

Étant donné la prédominance d'un paradigme de guerre courte parmi les états-major européens, cette menace était réelle mais pas immédiatement impérieuse. Les Allemands pensaient qu'il serait possible de répondre à cette question par une victoire rapide sur la France avant qu'un tel nombre ne puisse faire sentir son poids. Cela a conduit les officiers allemands à influencer leurs homologues austro-hongrois pour qu'ils entreprennent des actions offensives initiales afin de réduire la pression sur les forces de couverture allemandes protégeant la Prusse orientale et la Silésie. La modernisation et l'expansion majeures des forces russes, prévues par le « Grand Programme de 1912 », ont créé une fenêtre de vulnérabilité que les officiers allemands pensaient devoir s'ouvrir vers 1917. À sa manière, cela a contribué à renforcer le sentiment d'une menace imminente. Dans le même temps, les craintes que la main-d'œuvre russe n'affecterait pas les déploiements allemands contre leur propre offensive ont conduit les généraux et les politiciens français à faire pression pour que l'armée russe s'engage dans des opérations offensives immédiates, avant même que la mobilisation ne soit terminée. Dans ce contexte, le mythe du rouleau compresseur russe a joué un rôle particulier dans l'élaboration de la politique militaire d'avant-guerre et de la phase de manœuvre de la Première Guerre mondiale.

Ironiquement, le rouleau compresseur russe incarnait l'une des contradictions centrales des affaires militaires de la décennie précédant la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire la confusion de la mobilisation et de la concentration avec le déploiement et la manœuvre. La mobilisation et la concentration par l'exploitation systématique du système ferroviaire national avaient, depuis les victoires de Moltke, été interprétées comme la clé du succès stratégique. Les plans de guerre, qui sont devenus le domaine des différents états-majors

européens, consistaient à définir l'opération qui permettrait la concentration la plus décisive des troupes contre le centre de gravité de l'ennemi au cours de la phase initiale de la guerre. L'emplacement et la capacité du réseau ferroviaire, lorsqu'ils sont combinés à un système rationnel d'exploitation rapide pour le mouvement des formations permanentes et de réserve, ont pris une importance primordiale, tandis que la manœuvre des groupes d'armées était confinée dans les lignes d'opérations dictées par le processus de mobilisation et le réseau ferroviaire. Cela a été décrit dans certaines études récentes comme le « culte de l'offensive » car il envisageait d'utiliser la vitesse de mobilisation comme moyen de prendre l'initiative et d'imposer sa volonté à l'adversaire en menant des opérations offensives.

La masse des forces et des moyens était l'un des problèmes de la guerre industrielle et de la planification de guerre qui troublaient le plus l'état-major russe avant la Première Guerre mondiale. Ces officiers étaient bien conscients des désavantages relatifs dans lesquels l'Empire travaillait dans ses efforts pour mobiliser, rassembler et déployer ses forces au début des hostilités. L'échelle et la densité des réseaux ferroviaires allemands et austro-hongrois ont favorisé leur mobilisation, pas celle de la Russie. Jusqu'à deux ans avant le déclenchement des hostilités, les plans de guerre russes comptaient en fait sur une action de couverture dans la période initiale de la guerre, pendant que la mobilisation était exécutée.

La masse des forces et des moyens se réfère à l'un des principes de l'art militaire relatif à la concentration de ces forces et de cette puissance de feu sur les secteurs décisifs afin d'assurer une supériorité décisive sur l'ennemi et d'atteindre ainsi les objectifs d'une opération ou d'une bataille. Comme l'affirment les auteurs soviétiques, la concentration des forces et des moyens est depuis longtemps un principe de l'art militaire. Cependant, son application dans la pratique a dépendu du niveau de développement des moyens de lutte armée et du talent du chef militaire pour l'appliquer dans la pratique.

La mobilité a traditionnellement fait référence à la capacité de déplacer rapidement les forces et les moyens avant le combat et pendant la bataille. On disait que la vitesse de déploiement et de redéploiement était relative aux capacités d'un adversaire et a été caractérisée comme la manœuvrabilité d'une force. Le général H. Lee, théoricien stratégique russe de la dernière partie du XIX^e siècle sous l'influence de Lloyd, Jomini et Napoléon, distinguait la mobilité stratégique de la mobilité tactique. La mobilité stratégique prenait la forme de la « manœuvre-marche », par laquelle le commandant cherchait à amener ses forces au point décisif, en nombre supérieur au moment décisif. Des manœuvres de marche réussies préparent le terrain pour l'engagement général. Ainsi, les manœuvres n'étaient qu'un moyen de préparer la bataille décisive et non sa conduite. La distinction entre mobilité stratégique et mobilité tactique était absolue. Sous l'influence d'une vision du monde qui recherchait des lois universelles et immuables, Leer cherchait à intégrer la manœuvre dans les catégories préexistantes de l'art militaire. Pour lui, le génie de Moltke consistait dans l'application de ces lois dans de nouvelles circonstances. Leer cherchait les éléments qui unissaient Moltke et Napoléon, et non ce qui faisait d'eux des commandants différents dans différentes sortes de guerres.

L'ARMÉE RUSSE ET L'INDUSTRIALISATION DE LA GUERRE

Avec l'industrialisation de la guerre au milieu du XIX^e siècle, les problèmes de masse et de mobilité sont devenus infiniment plus complexes. Les nouvelles armes ont multiplié l'étendue et la profondeur du champ de bataille, augmenté la létalité des armes à feu, fait des ravages avec les concepts bien établis d'armes combinées et ont rendu possible la mobilisation plus rapide de la main-d'œuvre pour la conduite de la campagne. Les définitions traditionnelles de la tactique comme direction des forces sur le champ de bataille et la stratégie comme contrôle des unités lorsqu'elles manœuvraient avant l'engagement ont commencé à s'effondrer. Ce processus d'industrialisation a eu un certain nombre de

caractéristiques saillantes, qui ont eu un impact sur toutes les armées européennes, y compris celle de la Russie tsariste. Tout d'abord, elle a stimulé et guidé un processus de professionnalisation au sein de l'armée, qui mettait l'accent sur la maîtrise technique des nouveaux moyens de destruction sous une forme relativement étroite et appliquée. Deuxièmement, elle a mis davantage l'accent sur les problèmes de mobilisation, de concentration et de déploiement des forces. Ceci, à son tour, a conduit à une fixation sur le problème des plans de guerre stratégiques, qui ont été identifiés avec les moyens les plus rationnels et les plus rapides d'envoyer des hommes et du matériel sur le théâtre de l'action militaire.

Après la guerre de Crimée et pendant la période où les victoires prussiennes remodelaient les concepts militaires, la Russie s'est lancée dans des réformes qui allaient façonner la façon dont les Russes se prépareraient et entreraient en guerre pour le prochain demi-siècle. Le ministère russe de la Guerre a exécuté son premier plan de mobilisation et de déploiement en 1876-1877 sur les théâtres balkanique et caucasien pour la guerre contre la Turquie. Bien que le ministère de la Guerre réformé de Milioutine et le plan de guerre d'Obrouchev se soient avérés à la hauteur de la tâche d'envoyer des troupes sur le théâtre et à travers le Danube, ils n'ont pas fourni de directives efficaces pour la conduite d'opérations soutenues, et la campagne russe contre les Turcs s'est enlisée au nord des montagnes des Balkans. Cette crise a attiré l'attention sur le problème du commandement et du contrôle de formations de plus en plus grandes dans des conditions où le commandant sur le terrain ne pouvait pas exercer de supervision directe. Les dilemmes russes au sud du Danube à l'été 1877 résultaient en grande partie de l'incapacité du commandant du théâtre et de son état-major à assurer un commandement et un contrôle efficaces des différents détachements. Ceci, à son tour, a conduit à une situation où la concentration des forces pour la poussée décisive au-delà des montagnes balkaniques et vers Constantinople n'a pas pu être réalisée.

Pour la Russie, les leçons centrales de la guerre russo-turque n'étaient pas faciles à assimiler. C'était en partie le résultat d'une politique de commandement, impliquant des membres de la famille impériale, qui ne voulaient pas que leur réputation soit entachée. d'une part, c'était aussi le résultat d'un état d'esprit particulier parmi les penseurs stratégiques les plus importants, en particulier le général H.A. Leer (1829-1904) qui enseignait la stratégie à l'Académie Nikolaïev de l'état-major général. Leer croyait aux principes et aux lois éternels, interprétait Moltke comme un Napoléon du milieu du siècle et avait un dédain pour les récents désagréments dans les Balkans. Ni son livre de stratégie, qui domina jusqu'à sa mort, ni le guide de ses cours à l'Académie, publié en 1887, n'abordent les leçons de 1877-1878. Leer et sa génération cherchaient des outils didactiques plutôt que des concepts évolutionnistes. A une époque de changement radical, ils cherchaient une doctrine ferme. Ce dernier s'est lentement ossifié en dogme. Tel était le jugement critique d'Alexandre Svetchine, l'un des spécialistes militaires qui a fourni à la jeune Armée rouge ses liens intellectuels avec l'armée tsariste et son état-major. Pourtant, Svetchine, qui critiquait les spécialistes techniques étroits parce qu'ils perdaient de vue l'image plus large de la guerre en tant que phénomène social, croyait que Leer avait fourni une boussole aux théoriciens militaires russes pour aborder la guerre moderne. Leer a souligné et réitéré le rôle et la fonction de la ligne d'opération dans la détermination de l'orientation stratégique d'une campagne.

Lorsque la Russie entra en guerre en 1904, les problèmes de la guerre industrielle revinrent hanter le général Kouropatkine et son état-major en Mandchourie. Kouropatkine avait été un excellent chef d'état-major du général Skobelev dans les Balkans, avait beaucoup écrit sur cette expérience et avait plus tard mené une campagne efficace en Asie centrale. En tant que ministre de la Guerre, il avait dirigé le réarmement de la Russie dans les années précédant le déclenchement de la guerre et s'était révélé un logisticien talentueux. La Russie a mobilisé un demi-million d'hommes et les a envoyés sur plus de cinq mille kilomètres par chemin de fer. Kouropatkine était également un disciple dévoué de Leer. Ses premiers

déploiements et la lenteur de la mise en place des opérations sur l'axe Mukden-Port-Arthur sont la preuve évident qu'il comprend et applique le concept de ligne d'opération. Ce qu'il ne pouvait pas faire, c'était assurer un commandement et un contrôle efficaces de ses forces sur le terrain. Il passa toute la guerre en Mandchourie à la recherche de la seule bataille qui déciderait de la campagne.

Les Japonais, utilisant la tactique allemande de Sigismund von Schlichting, ont pris l'initiative, menacé ses flancs et l'ont forcé à plusieurs reprises à abandonner le terrain après une défense fougueuse mais peu concluante. Le commandant japonais, plutôt que d'attendre de déployer ses forces et de lancer un engagement général, permit à ses troupes d'engager l'ennemi dès la marche, prenant ainsi l'initiative et frustrant les plans élaborés de Kouropatkine. Les réserves russes se sont retrouvées à marcher d'un côté à l'autre du champ de bataille et à ne prendre aucune part décisive à l'action ou à être tellement épuisées par le processus qu'elles avaient perdu leur efficacité. En Mandchourie, le champ de bataille avait pris une ampleur et une profondeur qui étaient impensables seulement un demi-siècle auparavant. A Moukden en 1905, trois armées russes, comptant 300.000 hommes, 1475 canons de campagne et 56 mitrailleuses, firent face à cinq armées japonaises, comptant 270.000 hommes, 1063 canons et environ 200 mitrailleuses. Les combats ont duré six jours et ont couvert un front de 155 kilomètres et une profondeur de 80 kilomètres.

Les critiques, y compris Svetchine, ont conclu que l'impact de la technologie sur l'échelle de la bataille était en train d'opérer un changement radical dans la conduite de la guerre. Les officiers russes ont commencé à parler d'un nouveau point focal dans l'art militaire entre la stratégie et la tactique, la guerre et la bataille. Ils cherchaient une nouvelle terminologie pour exprimer ce niveau intermédiaire de combat et d'engagement. Pour définir l'échelle du combat au-dessus de la bataille, l'opération pour décrire l'enchaînement de la manœuvre et du combat en une série de « bonds de l'attaquant et du défenseur en arrière ». Pour le lieutenant-colonel A. Neznamov, les défaites russes avaient une cause fondamentale : « Nous ne comprenions pas la guerre moderne ». Déjà en 1909, Neznamov avait donné une conférence publique pour identifier les changements centraux dans l'art du commandement militaire, qui découlaient des exigences de la guerre industrielle de masse. Une grande partie de ce que Neznamov a dit a été tirée d'écrits allemands, en particulier de Schlichting, mais ils ont été présentés dans un contexte très russe. Neznamov a redéfini le contrôle et l'initiative afin de mettre l'accent sur le rôle du commandant dans l'imposition de l'ordre d'en haut sous la forme de son plan d'action. L'initiative des commandants subalternes s'est heurtée aux limites imposées par leur compréhension du rôle de chacune de leurs unités dans ce plan et par la subordination de leurs actions à ses besoins. L'initiative n'était plus de crier hurra et de mener les troupes en avant dans la bataille, mais d'appliquer des compétences professionnelles au développement persistant de l'attaque dans la direction nécessaire. Le contrôle a également adopté une boucle de rétroaction, car le commandant ne pouvait élaborer son plan opérationnel que sur la base de renseignements et de rapports de situation en temps opportun. Les moyens techniques de contrôle et de communication disponibles n'étaient cependant pas à la hauteur des exigences de temps et d'espace qu'imposaient les nouvelles armes.

Cette attention portée à l'opération en tant que clé de voûte de la guerre moderne a suscité une controverse considérable dans les cercles militaires russes et au sein du gouvernement impérial. D'une part, les critiques ont été accusés de présenter des théories militaires étrangères, c'est-à-dire allemande et française, sans tenir compte des traditions russes. B.M. Chapochnikov, alors étudiant à l'Académie générale d'État, rapporte dans ses mémoires que lorsqu'une traduction russe de Schlichting est devenue disponible en 1910, il était évident que son professeur, le lieutenant-colonel Neznamov, « nous avait apporté des vues allemandes sur l'art opérationnel ». Beaucoup plus tard, Svetchine reconnut ouvertement l'influence que Schlichting avait eue sur ses propres conceptions de la stratégie. Une lecture

attentive de la présentation de Svetchine suggère que les idées de l'Allemand ont également influencé les vues de I.I. Mikhnevich, l'officier qui lui succéda à la chaire de stratégie de l'Académie.

Certains membres supérieurs du corps professoral étaient particulièrement préoccupés par le fait que de telles idées étrangères se transformeraient en un dogme non digéré, étouffant la pensée critique et promouvant des solutions stéréotypées parmi les officiers subalternes. D'autre part, les conceptions concurrentes ont rapidement dégénéré en intrigues et en coups de poignard dans le dos parmi le personnel enseignant de l'Académie de l'état-major général. B.A. Gerua, qui y enseignait à cette époque, rapporte dans ses mémoires que lui et ses camarades « Jeunes-Turcs » associés à l'approche francophile de l'enseignement de la tactique appliquée que N.N. Golovine défendait, ont été écartés grâce aux dénonciations portées par V.A. Soukhomlinov, alors ministre de la Guerre. L'informateur, selon Gerua, était le colonel M.D. Bonch-Brouïevich, un intime de Soukhomlinov pendant le mandat de ce dernier dans le district militaire de Kiev en tant que chef d'état-major. Dans le même temps, Chapochnikov, alors étudiant à l'Académie, se plaignait de la domination totale des idées et des concepts français dans l'institution. Pour cette raison, le jeu de guerre ne figurait pas dans le programme éducatif. Le sous-texte d'une grande partie de cette intrigue et de cette animosité à l'Académie était l'hostilité entre les officiers professionnels, issus de la noblesse pauvre et des états de service de l'Empire, et l'aristocratie supérieure avec son accès à la Cour, au Corps des Pages et à la Garde.

Le plaidoyer du colonel Neznamov en faveur d'une doctrine militaire unifiée pour préparer l'ensemble de l'État à la conduite de la guerre moderne amena le jeune professeur à entrer en conflit avec Nicolas II lui-même, qui ordonna au colonel de cesser ses écrits sur ce sujet. Les vues de Neznamov n'étaient en aucun cas radicales ou subversives pour l'autocratie. Comme le général Mikhnevich l'a déclaré dans son livre sur la stratégie, les théoriciens militaires russes avaient conclu que la guerre moderne nécessitait un effort centralisé et coordonné qui mobiliserait toutes les ressources de la nation pour la guerre. La structure étatique idéale pour un tel effort était, selon Mikhnevich, « une monarchie puissante » qui pourrait maintenir l'unité politique interne et soutenir l'effort de guerre en utilisant au maximum le temps et l'espace dans la conduite de la lutte. La direction nationale maladroite, décousue et inefficace fournie par le gouvernement de Nicolas II pendant les années de guerre ne correspond guère à ce que Mikhnevich ou Neznamov avaient à l'esprit.

Ces débats d'entre-guerres ont cependant eu un certain impact sur la manière dont la Russie est entrée en guerre en 1914. D'une part, les critiques ont réussi à faire accepter le concept d'un quartier général suprême unifié [Stavka] et ont pu introduire l'instance de commandement intermédiaire du Front pour contrôler les opérations d'un groupe d'armées dans un secteur donné du théâtre. Les nouvelles réglementations russes sur le terrain mettaient davantage l'accent sur l'efficacité des armes combinées, l'engagement en réunion et la manœuvre de marche. De plus, en partie grâce à l'évolution des circonstances diplomatiques et de la politique bureaucratique, les plans de guerre russes sont passés de la stratégie de la force de couverture du général Mikhnevich à une action offensive initiale, une position conforme aux vues du colonel Neznamov sur le caractère décisif des opérations initiales. Pourtant les plans de guerre « A » (Autriche-Hongrie) et « G » (Allemagne), tels qu'ils étaient rédigés, ne prévoyaient pas une masse décisive de forces et de moyens contre l'un ou l'autre adversaire. Lorsque la guerre éclata à l'été 1914, après le faux départ de la mobilisation partielle proposée contre l'Autriche-Hongrie, les forces russes s'engagèrent dans des opérations offensives immédiates contre les forces allemandes en Prusse orientale et les forces austro-hongroises en Galicie. Le général Zaionchkovski a noté que les deux plans opérationnels étaient remarquables par leur « diffusion et distribution des moyens ». Nulle part les forces russes n'ont obtenu une supériorité écrasante, qui aurait entraîné une victoire décisive. Ainsi, alors que l'Académie de l'état-major général avait commencé le travail d'étude

du niveau opérationnel de la guerre, les résultats de ses travaux n'étaient pas visibles dans la phase initiale de manœuvre de la Première Guerre mondiale. L'armée russe n'a pas atteint la masse, ce qui a inquiété ses adversaires et consolé ses alliés. Elle n'a pas non plus atteint la masse opérationnelle des forces, que les professeurs gendarmistes avaient préconisée. Zaionchkovski soutient que cela ne s'est pas produit parce que l'Académie d'état-major général a été coupée du reste de l'armée. Ses généraux étaient des professeurs en uniforme, qui étaient souvent incapables de commander. D'autre part, la haute direction de l'État et de l'armée ne prenait pas ses idées au sérieux. De nouveaux concepts ont été proposés, mais ils semblaient avoir peu d'impact positif sur les chefs d'état-major général ou les ministres de la Guerre. Les mémoires du général Soukhomlinov sont typiques du manque d'attention accordée à l'Académie par les officiers supérieurs. L'Académie n'était pas le « cerveau » de l'état-major, et l'état-major général était à peine qualifié de « cerveau de l'armée ».

Malgré les efforts des réformateurs, les corps d'officiers et de sous-officiers russes n'étaient guère préparés à la guerre moderne. C'était particulièrement vrai en ce qui concerne la capacité des unités et des formations russes à manœuvrer avec rapidité. Zaionchkovski a fait valoir que la Russie était entrée en guerre en 1914 avec « de bons régiments, des divisions et des corps d'armées et des Fronts médiocres ». Pour reprendre le langage d'A.A. Bogdanov sur la science des systèmes de contrôle, l'organisme de l'armée avait un squelette plus fort que le système nerveux. Sa formation a créé de bons officiers subalternes, mais pas un système d'état-major efficace ou une structure de haut commandement.

L'ARMÉE ROUGE ET LA RECHERCHE D'UN ART MILITAIRE SOVIÉTIQUE

La spéculation intellectuelle sur la nature des opérations a pris la seconde place après la pratique de la guerre pour les officiers russes au cours des six années suivantes. La guerre mondiale et la guerre civile ont déchiré le tissu de la société russe et avec lui l'ancienne armée. Les officiers russes ont cependant accumulé un riche fonds d'expérience dans la guerre moderne, et certains de ces officiers, en particulier ceux qui ont rejoint les spécialistes militaires de l'Armée rouge, ont eu l'occasion de développer une théorie de l'art opérationnel sur la base des spéculations et de l'expérience d'avant-guerre de la Première Guerre mondiale et de la Guerre Civile. Cette occasion était, dans une certaine mesure, le produit de l'attitude des bolcheviks et de Lénine à l'égard de l'expertise du soldat professionnel. C'était en partie le produit d'un engagement idéologique envers un nationalisme russe transcendant du type de celui qui a poussé le général Broussilov à offrir ses services à l'État soviétique lors de l'attaque polonaise au printemps 1920. Finalement, c'était en partie une question de chance.

Au début de la Première Guerre mondiale, dans l'hypothèse d'une guerre courte, le ministère de la Guerre avait fermé l'Académie de l'état-major général et mobilisé ses professeurs et ses étudiants. Cependant, alors que la guerre s'éternisait et que la nécessité de former davantage d'officiers d'état-major devenait évidente, l'Académie a rouvert ses portes à la fin de 1916. Au cours de l'année mouvementée qui suivit, l'Académie reprit sa mission dans les circonstances les plus difficiles. Après la révolution d'Octobre et l'avancée allemande sur Pskov en direction de Petrograd, le commandant de l'Académie ordonna à la plupart des professeurs et des étudiants de mettre la bibliothèque en sécurité. Dans ce cas, la sécurité était Kazan, où la plupart de ceux s'y étant rendus avaient rejoint Koltchak. La minorité des professeurs et des étudiants s'installa à Moscou, où le gouvernement soviétique entreprit d'organiser sa propre Académie d'état-major général. Comme l'a reconnu I.A. Korotkov, les premiers pas faits par la science militaire soviétique pendant la guerre civile ont été effectués par les spécialistes militaires associés à l'état-major tsariste et à son académie. La première revue militaire professionnelle soviétique, *Voennoe Delo*, a publié des articles sur la doctrine militaire de Neznamov, Svetchine et P.I. Izvestev, ce dernier étant l'auteur d'une étude

majeure sur l'importance de l'estimation dans l'élaboration et la conduite des opérations militaires.

Ce qui a émergé pendant les années de la Guerre Civile était une atmosphère des plus propices au développement de l'art opérationnel. D'une part, l'expérience des forces russes sur le front de l'Est pendant la Première Guerre mondiale n'a jamais dégénéré en la linéarité absolue de la guerre de position dans les tranchées du front de l'Ouest. Cela était en partie le résultat de la corrélation de surface, c'est-à-dire de la longueur même de l'avant ; la densité, c'est-à-dire un nombre relativement plus faible de forces et de moyens disponibles le long du front, ce qui rend difficile la création de défenses profondément échelonnées comme celles observées à l'Ouest ; et le sous-développement des moyens de transport et de communication du théâtre, ce qui a réduit l'avantage relatif du défenseur dans la réponse à une attaque. Ainsi, l'échelle, la densité et le retard économique se sont combinés pour créer de plus grandes possibilités de manœuvre. La guerre à l'Est est devenue une « Gummikrieg », comme un officier autrichien capturé a décrit les combats d'automne dans les Carpates à ses interrogateurs russes au quartier général de la 8^e Armée. La manœuvre opérationnelle a persisté tout au long de trois années de combats sans qu'aucun des deux camps ne puisse prendre le dessus. Les mandants des deux camps ont développé les techniques nécessaires à une percée, mais n'ont pas été en mesure de transformer la percée en une poussée soutenue, qui détruirait la force adverse, surmonterait les réserves de l'ennemi alors qu'elle se redéployait pour faire face à la menace, et apporterait une victoire décisive. Le front sud-ouest du général Broussilov a fourni un modèle pour une telle opération de percée du côté russe, une opération que les officiers d'état-major de l'Armée rouge allaient étudier en détail. Il est probablement juste de décrire la lutte de 1914-1917 comme une guerre mobile, dans laquelle aucun des deux camps n'a été en mesure d'exécuter des manœuvres décisives.

La désintégration de l'ancienne armée et les perspectives croissantes de guerre civile et d'intervention étrangère ont créé une situation dans laquelle la République soviétique nouvellement établie a dû se lancer dans la création de ses propres forces armées. La RKKA ou Armée rouge des ouvriers et des paysans qui a émergé pendant la guerre civile s'appuyait fortement sur des spécialistes militaires tsaristes pour le commandement au combat, le personnel et la formation. A la fin de la guerre civile, environ un tiers de tous les officiers de l'Armée rouge étaient *voenspetsy* et dans les rangs supérieurs, le ratio était encore plus élevé. Ainsi, 82 % de tous les commandants de régiment d'infanterie, 83 % de tous les commandants de division et de corps et 54 % de tous les commandants de districts militaires étaient d'anciens officiers tsaristes.

La construction de cette union entre le nouveau gouvernement bolchevik et les spécialistes militaires tsaristes n'avait pas été facile. Lénine et son nouveau commissaire à la guerre, L.D. Trotski, avaient fait face aux critiques des partisans de gauche de la guerre de partisans et des critiques qui doutaient de la loyauté des officiers tsaristes. En mars 1918, Trotski écrivait :

« Nous avons besoin d'une véritable force armée, construite sur la base de la science militaire. La participation active et systématique des spécialistes militaires à tous nos travaux est donc d'une importance vitale. Les spécialistes militaires devraient être garantie de la possibilité d'exercer honnêtement et honorablement leurs pouvoirs en matière de création de l'armée ».

Au cours des six mois suivants, le jeune Etat soviétique créa un état-major principal, lança la publication de *Voennoe Delo*, forma une commission militaro-historique pour étudier la Première Guerre mondiale et plus tard les opérations de la Guerre Civile, et commença la création d'une académie de l'état-major général. Certains *voenspetsy* ont changé de camp, mais le système des commissaires politiques, la prise en otage des parents des spécialistes militaires dans certains cas et l'incorporation de cadres du Parti dans l'armée ont limité ces défections. S.I. Gusev, un vieux bolchevik ayant des liens étroits avec les cercles de l'état-major

général dans la période d'avant-guerre lorsqu'il était l'un des rédacteurs de l'Encyclopédie militaire, a noté la loyauté des spécialistes militaires avec lesquels il a servi sur le front.

Malgré les réserves des bolcheviks et même de leurs collègues officiers, les genshtabistes se sont avérés être un élément de plus en plus vital dans la conduite de la guerre civile par l'Armée rouge. M.N. Toukhatchevski, ancien officier tsariste et commandant fringant de la 5^e Armée, avait d'abord émis des réserves à l'égard de la population, qu'il considérait, à l'exception de la cohorte d'officiers formés après 1908, comme totalement inapte à la guerre moderne ou aux conditions spéciales de la guerre, une guerre civile entre classes. Toukhatchevski a appelé à la création d'un « cadre de commandement communiste ». Toukhatchevski lui-même, cependant, à mesure que l'ampleur des combats et la qualité des forces adverses s'amélioraient, changea de ton. En expliquant les revers qu'il subit lors de l'offensive de mai sur le front occidental contre les « Polonais blancs », il souligna le manque de soutien d'état-major dont il souffrit au niveau de la division, de l'Armée et du Front. A la fin de la guerre civile, S.S. Kamenev, lui-même genshtabiste et commandant en chef des forces armées de la République soviétique, décrivait la nouvelle relation comme une combinaison, dans laquelle le communiste et le genshtabiste s'unissaient pour créer l'équipe de commandement parfaite. L'un des meilleurs exemples d'une telle combinaison est celui de M.V. Frounzé, qui est passé de commissaire politique à commandant de l'Armée rouge sous la direction de gens tels que F.F. Novitski, A.A. Baltiski et V.S. Lazarevich.

De leur côté, les genshtabistes rouges comprenaient les besoins les plus pressants de la nouvelle armée ouvrière et paysanne. A. Neznamov a fixé l'objectif immédiat de la formation des officiers de l'Armée rouge au niveau du capitaine Tushin de Tolstoï, c'est-à-dire de donner à ces officiers la capacité d'agir au combat. L'Armée rouge n'avait pas besoin des jeunes Frédéric ou Napoléon. L'éducation de base des officiers subalternes devait consister à leur enseigner des tactiques uniformes afin qu'ils puissent être de « bons exécutants » des ordres. De nombreux officiers subalternes ont souffert de cette indépendance d'action, associée à la *partizantchina*, d'où sont issues de nombreuses unités de l'Armée rouge. Au niveau opérationnel, Neznamov valorisait la créativité. Mais ici, le plan du commandant et ses ordres devaient limiter la créativité de ses subordonnés. L'approche de Neznamov a eu trois conséquences spécifiques qui allaient façonner le corps des officiers de l'Armée rouge. Premièrement, les tactiques uniformes accordent une grande importance aux exercices de combat comme moyen de fournir une réponse générale aux développements tactiques. Deuxièmement, il a mis l'accent sur la diffusion de ces vues tactiques uniformes à toutes les armes de combat afin que les armes combinées viennent naturellement au niveau tactique. Troisièmement, il a établi un besoin précis de former les commandants supérieurs à la conduite des opérations. C'est ici que la créativité devait être la plus prise.

Le mariage de la RKKA avec les voenspetsy a créé un environnement des plus favorables au développement de l'art opérationnel. L'expérience de la guerre civile a mis en branle un processus d'évaluation. L'orientation historique de l'idéologie marxiste a servi de puissant stimulant, tandis que l'Académie de l'état-major général a fourni une orientation, une perspective militaro-historique et un jugement professionnellement compétent de cette expérience distinctive. Comme on le sait, l'évaluation de cette expérience a défini le contexte des polémiques politico-idéologiques entre Frounzé et Trotski concernant la pertinence d'une « doctrine militaire unifiée » pour l'État soviétique et l'Armée rouge. D'un côté, Trotski soutenait que l'expérience de la guerre civile n'avait pas créé les bases d'une science militaire marxiste et de l'autre, Frounzé soutenait que la nature du nouvel État, de l'Armée rouge, et son expérience de combat dans la guerre civile avaient forgé les conditions préalables à la formulation d'une doctrine militaire unifiée, qu'il décrivait comme le concept « qui détermine le caractère de la construction des forces armées du pays, les méthodes d'entraînement au combat pour les troupes et le personnel de commandement ». La conception du système militaire du groupe dirigeant a été à son tour façonnée par les relations de classe, la menace

extérieure et le niveau de développement économique de la nation. Trotski, comme les adversaires d'avant-guerre d'une doctrine militaire unifiée, craignaient que le fait de donner une sanction officielle à un concept particulier n'invite à la transformation de la doctrine en un dogme sclérosé. Il s'inquiétait des efforts visant à universaliser la validité de l'expérience de combat dérivée de la Guerre Civile.

De toute évidence, l'expérience soviétique de la guerre civile avait été qualitativement différente de celle de la Première Guerre mondiale, que ce soit sur les fronts de l'Ouest ou de l'Est. Si l'Armée impériale avait souffert du retard économique de l'ancienne Russie, subissant une crise d'obus en 1915 qui réduisit radicalement ses capacités de combat, l'Armée rouge devait faire face à la désintégration totale de l'économie nationale. La révolution, la guerre civile, le boycott international et l'intervention étrangère se sont combinés pour saper la vie économique nationale. La réponse du régime, le communisme de guerre, était moins une utopie sociale qu'une forme de socialisme de caserne, dans lequel toutes les ressources étaient organisées pour déployer une armée de massé équipée des instruments les plus élémentaires de la guerre industrielle – le fusil, la mitrailleuse et l'artillerie de campagne. Et même dans l'acquisition de ces armes vitales, le niveau de production a chuté radicalement par rapport à ce qui avait été réalisé par l'industrie russe pendant la Première Guerre mondiale. Ainsi, en 1920, la production de fusils était trois fois inférieure à celle de 1917. ce sont les Blancs qui, grâce à l'aide étrangère, ont pu déployer en petites quantités les dernières armes de guerre, en particulier le char. A la fin de la guerre civile, la République soviétique a déployé une force hétéroclite de 5,5 millions d'hommes.

La Guerre Civile a également été remarquable pour un certain nombre de caractéristiques politico-géostratégiques, qui ont eu un impact profond sur la nature de la lutte. Tout d'abord, il s'agissait d'une guerre civile dans laquelle aucun des deux camps n'a demandé ni fait de quartier. La Russie pour laquelle se disputaient les Rouges, les Blancs et les Verts pourrait être décrite comme quelques villes insulaires dans une mer de villages paysans. Les villes se sont vidées à mesure que les liens entre la ville et la campagne s'effondraient. Des détachements de gardes rouges parcouraient les « villages pauvres » de Tiuthev, saisissant des céréales et recrutant des soldats. La Terreur Rouge et la Terreur Blanche ont augmenté en ampleur et en intensité. Il était parfois difficile de faire la distinction entre les soldats et les brigands. Les armées rouge et blanche étaient notoirement instables avec un problème persistant de désertion. En 1920, alors qu'il se préparait à l'offensive du front occidental, Toukhatchevski dut faire face au fait que le Commissariat à la Guerre ne pouvait pas trouver beaucoup de troupes supplémentaires pour soutenir l'opération, et il lança donc une campagne pour extraire 40.000 déserteurs des villages de la région et les remettre en service. En l'espace d'un mois, le front occidental découvrit qu'il avait extrait 100.000 déserteurs, dont la présence mettait à rude épreuve la capacité d'approvisionnement et d'entraînement du front. Ces renforts n'étaient pas stables dans l'attaque et avaient tendance à disparaître au premier signe de désastre.

La deuxième réalité de la Guerre Civile était le fait que les bolcheviks contrôlaient le centre des terres autour de Moscou et parvenaient à maintenir un système ferroviaire efficace, bien que beaucoup plus petit, qui leur permettait d'utiliser leurs lignes de communication internes avec beaucoup d'efficacité. D'autre part, les armées blanches ont combattu à la périphérie de la Russie, dans des terres souvent habitées par des non-Russes qui n'avaient pas grand intérêt à la renaissance d'un État russe centralisé. La présence des armées blanches à la périphérie, en particulier dans le sud de la Russie, le Kouban et la Sibérie, signifiait que les opérations étaient fréquemment menées sur des « théâtres d'action militaire sous-développés ». Comme l'observait R. Tsifer en 1928, la Guerre Civile semblait confirmer la règle générale selon laquelle plus le théâtre de la guerre était développé, plus il était probable que des formes de guerre positionnelles apparaissent, et inversement, moins le théâtre de la guerre était développé, plus grandes étaient les possibilités d'emploi de formes de combat de

manœuvre. Cette situation, liée à la faible densité des forces, à l'inefficacité des services logistiques et à la faible stabilité au combat, a créé les conditions d'une guerre de manœuvre. Il n'était pas rare, comme l'a souligné Toukhatchevski, que chaque camp lance des opérations qui balayeraient 1000 verstes vers l'avant et 1000 autres verstes en arrière. L'instabilité de l'arrière sur le plan militaire et politique signifiait qu'une offensive réussie, si une poursuite vigoureuse pouvait être maintenue, conduirait souvent à la déroute de l'adversaire et à la désintégration de sa base politique.

La manœuvre, dans ce cas, prenait la forme d'un « bélier » de forces directement sur l'ennemi dans l'espoir de le désorganiser et de le démoraliser. Il serait juste de qualifier cette approche opérationnelle de tentative de substituer la mobilité à la manœuvre, car l'Armée rouge ne disposait ni du personnel ni des moyens de communication nécessaires pour maintenir le commandement et le contrôle nécessaires à l'exécution de manœuvres plus complexes qui pourraient conduire à l'encerclement et à la destruction des forces ennemies. Dans le cas de Toukhatchevski, cette approche était liée au concept de subversion politique et de guerre de classe en tant que multiplicateur de combat, ce qu'il appelait « la révolution de l'extérieur ».

L'un des développements les plus remarquables de la Guerre Civile a été la résurgence de la cavalerie en tant qu'arme de combat. La cavalerie russe ne s'était pas particulièrement distinguée pendant la Première Guerre mondiale. La loyauté des cosaques du Don et le soutien de nombreux commandants de cavalerie supérieurs donnèrent aux Blancs des avantages initiaux substantiels dans l'utilisation de cette arme. Le célèbre appel de Trotski « Prolétaires à cheval ! » a initié le processus de création d'une « cavalerie rouge ». Des unités de cavalerie soviétiques ont été levées dès le début de la guerre, cependant, une plus grande attention a été accordée à la création de détachements de cavalerie de troupes pour fournir des yeux et des écrans de sécurité aux divisions d'infanterie nouvellement formées. La cavalerie de l'armée, c'est-à-dire les unités de cavalerie organisées en brigades et divisions indépendantes, a été progressivement formée en corps d'armée et plus tard en armées.

Le raid lancé par la cavalerie du général K.K. Mamontov en août-septembre 1919 a donné l'impulsion nécessaire à la création de la première armée de cavalerie rouge, la légendaire Konarmiya de Boudennyi. Afin de réduire la pression sur les forces de Dénikine, le IV^e Corps de cavalerie du Don de Mamontov (7500 sabres) entreprit un raid indépendant profondément à l'arrière du front sud. Les 36^e et 40^e divisions qui tenaient la section de 100 kilomètres de la ligne traversée par le corps de Mamontov étaient largement dispersées, et Mamontov utilisa la reconnaissance aérienne pour trouver un secteur où sa cavalerie pouvait se faufiler sans opposition sérieuse. Utilisant sa reconnaissance aérienne pour éviter tout contact avec les unités bolcheviques, Mamontov frappa profondément dans six provinces, détruisant les lignes de chemin de fer et détruisant les magasins militaires au fur et à mesure de leur avancée. Le Revvoensovet de la République prit cette menace au sérieux et créa un front intérieur sous le commandement de M.M. Lachevitch pour faire face au corps de Mamontov. De tour dans les lignes de Dénikine, le rythme du corps ralentit sous le poids du butin et Lachevitch put concentrer les forces rouges contre ses colonnes éparpillées. Mamontov atteignit les lignes de Dénikine mais subit de lourdes pertes lors de la retraite au sud de Kozlov à Voronej. L'utilisation de moyens aériens pour fournir une reconnaissance efficace pour des raids de cavalerie à grande échelle a été notée par l'Armée rouge et est devenue une partie importante de son propre concept de cavalerie stratégique.

En novembre, le Revvoensovet ordonna la création de la Konarmiya sous le commandement de S.M. Boudennyi, ancien sous-officier de l'armée tsariste puis commandant du 1^{er} Corps de cavalerie. Konarmiya était initialement composé de trois divisions de cavalerie, d'un bataillon de voitures blindées, d'un groupe aérien et de son propre train blindé. Plus tard, deux autres divisions de cavalerie ont été ajoutées et une brigade de cavalerie indépendante a également été incluse. Les unités de base de la Konarmiya étaient ses divisions de cavalerie,

armées de fusils, de sabres, de revolvers et de grenades à main. Chaque division devait également disposer de 24 mitrailleuses montées sur tachanka, mais en pratique, le nombre était souvent deux ou trois fois plus élevé. Les commandants les plus efficaces utilisaient de tels canons pour fournir un feu concentré. Chaque division disposait également de sa propre artillerie, de trois batteries de canons légers de campagne et d'une batterie d'obusiers à cheval (45 mm). Dans les opérations offensives, il est également devenu courant d'attribuer une « infanterie montée » à chaque armée de cavalerie. Cette force s'élevait à environ un bataillon pour chaque division de cavalerie – un bataillon comptant entre 1000 et 1300 hommes et 18 mitrailleuses montées sur environ 200 tachanka.

La cavalerie rouge de Boudennyi est rapidement devenue une légende. Isaac Babel, qui a servi comme commissaire politique avec l'une de ses unités, a immortalisé ses exploits dans un cycle de nouvelles. La légende s'est ensuite transformée en mythe officiel lorsque Boudennyi, Vorochilov et Staline ont inventé l'histoire pour l'adapter à leurs cultes de la personnalité. Dans la décennie qui a suivi la Guerre Civile, il était encore possible de donner une évaluation raisonnablement objective de la Konarmyia et de la cavalerie stratégique en général aux opérations soviétiques sur les différents fronts de la Guerre Civile. La cavalerie stratégique a joué à plusieurs reprises le rôle de force de choc, frappant profondément l'arrière de l'ennemi, perturbant son commandement et son contrôle et démoralisant ses forces. Parmi les opérations les plus célèbres, citons celles en Ukraine en juin-juillet 1920, lorsque la Konarmyia a été redéployé du front caucasien au front sud-ouest pour former le groupe d'attaque chargé de libérer Kiev et de repousser les Polonais hors d'Ukraine. Au début de l'opération, la Konarmyia de Boudennyi disposait de 18.000 sabres, 52 canons, 350 mitrailleuses, cinq trains blindés, un détachement de voitures blindées et 8 avions. La 3^e Armée polonaise était dispersée et disposait de peu de réserves efficaces. Ainsi, une division de cavalerie fut en mesure de percer les lignes et de lancer un raid sur Jitomir-Berdichev dans la première semaine de juin. Le commandant polonais répliqua en raccourcissant ses lignes et en abandonnant Kiev. Les coups de la Konarmyia ont été dans ce cas combinés avec la pression du 12^e réseau soviétique, ce qui a donné l'impression que les défenseurs polonais risquaient d'être encerclés et coupés. La cavalerie polonaise s'est avérée totalement inefficace pour maintenir le contact avec les forces de Boudennyi. Au cours du mois suivant, la Konarmyia prit part à de violents combats autour de Rovno, prenant cette ville par une manœuvre de flanc le 4 juillet, la perdant lors d'une contre-attaque polonaise le 9 juillet, et la reprenant par un assaut direct le lendemain.

La force de Boudennyi s'est engagée dans 43 jours de combat intensifs sans soutien logistique efficace. Les brigades de cavalerie qui, au début de la campagne, comptaient 1500 sabres, n'étaient plus que de 500 ou moins à la fin des combats. Les combats de Zhitomir et de Rovno illustrent l'approche interarmes qui caractérise l'emploi soviétique de la cavalerie stratégique. Ils ont également montré sa capacité limitée à s'engager dans des combats soutenus. Dans le même temps, les opérations de Zhitomir et de Rovno ont illustré l'impact psychologique de la force de raid stratégique. Le maréchal Pilsudski attribue à la Konarmyia de Boudennyi la capacité de créer une peur puissante et irrésistible dans les profondeurs de l'arrière. Son effet sur l'effort de guerre polonais a été comme l'ouverture d'un autre front, encore plus dangereux à l'intérieur du pays lui-même.

Le succès de la cavalerie rouge à Rovno a ouvert la voie à l'une des opérations les plus controversées et les plus étudiées de la Guerre Civile, c'est-à-dire l'offensive générale du maréchal Toukhatchevski de juillet-août 1920, au cours de laquelle son front occidental a frappé au-delà de la Vistule pour menacer Varsovie. La contre-attaque de Pilsudski, qui arriva aux portes mêmes de Prague et aboutit à la destruction des principales formations soviétiques coincées contre la frontière entre la Pologne et la Prusse orientale, devint connue sous le nom de « miracle de Varsovie ». Des évaluations soviétiques plus réalistes de la campagne doutaient de ce lien implicite entre la Vistule et la Marne et disaient que le « miracle » était

que les divisions débraillées, non nourries, mal armées et hétéroclites du front occidental étaient allées aussi loin qu'elles l'avaient fait. L'offensive générale de Toukhatchevki s'est déroulée sans réserves suffisantes, sans commandement et contrôle efficace, et sans soutien logistique. Croyant à sa propre théorie sur la « révolution de l'extérieur », il est tombé dans le piège de supposer que le poids psychologique de l'avancée briserait la volonté de la défense polonaise sans avoir à détruire ces forces sur le terrain. Ses forces parvinrent à repousser les défenseurs polonais par-dessus plusieurs positions défensives naturelles et la ligne de positions allemandes le long de l'Auta. Cependant, la contre-attaque de Pilsudski frappa les forces trop étendues du front occidental près de Seidlice et creusa un fossé entre la 13^e Armée de Toukhathevski et le groupe Mozyr. L'attaque a repoussé le front occidental dans le désarroi et a piégé la 4^e Armée de la RKKA contre la frontière de la Prusse orientale.

Les particularités géographiques du théâtre, c'est-à-dire le fait que la Biélorussie et l'Ukraine sont coupées par les marais du Pripiat, ont créé deux axes distincts d'avancée vers la Vistule. La structure de commandement soviétique existante prévoyait que le front occidental (biélorusse) de Toukhatchevski dirige les combats au nord de la Pologne et que le front sud-ouest de Yegorov (ukrainien) dirige les combats au sud de la Polésie. Ce cas militaire de « double pouvoir » s'est combiné pour frustrer le contrôle soviétique de la campagne de la Vistule. En plus de diriger les combats dans le secteur de Kiev, le front du Sud-Ouest devait également combattre l'armée de Wrangel basée dans le sud et couvrir la menace potentielle d'une intervention roumaine. Les mémoires des principaux commandants des deux camps ont abordé la question de la direction et du contrôle stratégiques et opérationnels. La Konarmyia de Boudennyi persista dans ses attaques vers Lvov, même après que Karaïnev, en tant que commandant en chef, lui ait ordonné et à la 12^e Armée de se regrouper, de rejoindre le front occidental vers Lublin pour soulager la pression sur le front occidental. Le commandant du front sud-ouest, A.I. Yegorov, selon les mots de Triandafilov, s'est retrouvé pris en train d'essayer de gérer des opérations sur deux axes sans soutien d'état-major et n'a pas ressenti « le poulx battant de l'opération ». Ainsi, le front occidental de Toukhatchevski manquait de soutien par le sud lorsque ses 4^e, 15^e et 3^e Armées tentèrent de tourner Varsovie par le nord en traversant la Vistule entre Modlin et Plock. Depuis que Joseph Staline était le commissaire politique de la Konarmyia, l'indépendance et la subordination de Boudennyi se sont enchevêtrées dans les luttes politiques qui ont suivi la mort de Lénine. Sous le culte de la personnalité de Staline, la vérité désagréable sur Lvov et Varsovie a été dissimulée, en accusant Trotski, le commissaire à la Guerre, d'avoir ordonné le regroupement des forces pour soutenir une poussée sur Lublin.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ART OPÉRATIONNEL

Avant que Staline, Boudennyi et Vorochilov ne soient capables de réécrire l'histoire à leur guise, une foule d'ouvrages soviétiques dans les années 1920 ont abordé la campagne de la Vistule de manière critique et fructueuse. Une partie de cela a sans aucun doute été alimentée par l'habituelle « bataille des mémoires » de l'après-guerre. Cependant, il y avait quelque chose de plus dans les débats soviétiques. Le maréchal Pilsudski a saisi le cœur de cette différence lorsqu'il a observé que le compte-rendu publié de la campagne par Toukhatchevski montrait un « penchant extraordinaire pour l'abstrait » et a noté que le thème sous-jacent de l'œuvre était une « tentative de solution au problème de la gestion de grandes masses à grande échelle ». Les auteurs militaires soviétiques, y compris les défenseurs et les critiques de Toukhatchevski, semblent avoir pris au sérieux l'affirmation de Neznamov concernant le rôle de la critique historique dans le développement de la théorie militaire. *« Il semblerait que rien ne puisse être plus élevé que l'expérience du combat dans la guerre elle-même, et pourtant l'expérience historique nous montre que sans la critique de la science, sans le livre, elle non plus n'est d'aucune utilité ».*

L'accent était mis sur le développement de la théorie militaire et A. Verkhovski, *voenspets* et professeur de tactique à l'Académie militaire, semble proche de la vérité lorsqu'il décrit la lutte interne entre les intellectuels militaires comme une lutte entre les flancs droit et gauche pour le soutien. Le premier voulait prendre les réalités de la Première Guerre mondiale et de la Guerre Civile et les codifier dans la doctrine militaire, tandis que le second cherchait à envisager une future « guerre de classe » qui annulerait les préoccupations plus prosaïques de l'art militaire. Le débat et une critique très acerbe, presque brutale, qui n'a pas épargné les sentiments personnels, semblent avoir maintenu ces deux flancs dans un équilibre dynamique, créant les conditions nécessaires à l'émergence d'un art opérationnel soviétique distinct, qui abordait la conduite des opérations initiales dans une guerre future.

L'émergence de l'art opérationnel en tant que sujet d'étude spécifique au sein de l'Armée rouge a coïncidé avec la fin de la Guerre Civile, l'introduction de la Nouvelle Politique Économique dans le pays et la reconnaissance d'une restauration temporaire du système capitaliste. La direction du Parti et l'armée ont dû faire face au problème pressant de la démobilisation d'après-guerre et de la création d'un système militaire, qui fournirait des forces permanentes et un potentiel de mobilisation. Au milieu des années 1920 et en même temps que la mort de Lénine et la destitution de Trotski du poste de Commissaire à la Guerre, ces réformes furent promulguées sous la nouvelle direction collective du Parti. Frounzé a été chargé de mettre en pratique ces mesures. Pour lui, comme pour la direction du Parti, la nature de la menace à laquelle l'État soviétique était confronté était tout à fait claire. Contrairement à Trotski, qui avait dit à la direction de l'Armée rouge qu'elle devrait utiliser la période d'après-guerre pour maîtriser les questions banales de la direction des troupes et laisser la stratégie au Parti, Frounzé avait explicitement défini la menace posée par l'encerclement capitaliste comme exigeant une vigilance constante et des préparatifs militaires :

« Entre notre État prolétarien et le reste du monde bourgeois, il ne peut y avoir qu'une seule condition, celle d'une guerre logue, persistante et désespérée jusqu'à la mort : une guerre qui exige une ténacité colossale, de la fermeté, de l'inflexibilité et une unité de volonté. L'état de guerre ouverte peut céder la place à une sorte de relation contractuelle qui permet, jusqu'à un certain niveau, la coexistence pacifique des parties belligérantes. Ces formes contractuelles ne changent pas le caractère fondamental de ces relations. L'existence commune et parallèle de notre État soviétique prolétarien avec les États du monde bourgeois pendant une longue période est impossible ».

Cette menace a créé le besoin d'étudier la guerre future, non pas comme une proposition abstraite mais comme une éventualité prévisible. Dans les années 1920, l'étude des campagnes passées, des tendances actuelles en matière de développement des armes et des exigences en matière de structure des forces s'est concentrée autour du concept d'art opérationnel.

Les pivots de ce développement étaient Svetchine, Frounzé et Toukhatchevski, qui ont promu le développement des sociétés scientifiques militaires et identifié un groupe d'officiers talentueux, dont certains étaient destinés à devenir le premier commandement rouge. Beaucoup de ces officiers entrèrent à l'Académie militaire nouvellement rebaptisée pendant le court mandat de Toukhatchevski en tant que commandant en 1921-1922. D'autres sont venus plus tard, lorsque Frounzé a pris la relève en tant que Commissaire à la Guerre. Deux des *genshtabisty* rouges étaient N.E. Varfolomeïev et V.K. Triandafillov. Pendant les premières années de l'académie, le problème de la conceptualisation de la guerre est resté non résolu. Son programme académique reflétait les divisions conventionnelles de la stratégie et de la tactique, mais de nouveaux termes étaient utilisés pour décrire les combats plus complexes de la Première Guerre mondiale et de la Guerre Civile. Ce n'est qu'en 1923-1924 que Svetchine s'attaque au problème en proposant une catégorie intermédiaire, qu'il appelle l'art opératif. Il le définissait comme « l'ensemble des manœuvres et des batailles dans une partie donnée d'un

théâtre d'action militaire dirigées vers la réalisation de l'objectif commun, fixé comme final dans la période donnée de la campagne ». Ces conférences servirent de base à Stratégie, qui parut en 1926. C'est là que Svetchine a écrit pour la première fois sur la nature de « l'art opératif » et sa relation avec la stratégie et la tactique. Comme Svetchine formulait cette relation :

« Ainsi, la bataille est le moyen de l'opération. La tactique est le matériau de l'art opératif. L'opération est le moyen de la stratégie, et l'art opératif est la matière de la stratégie. C'est l'essence de la formule en trois parties donnée ci-dessus ».

Les travaux de Svetchine s'orientent alors vers l'étude du problème de la préparation nationale à la guerre. Il y souligna la nécessité de s'occuper de la préparation politique et économique de la nation à la guerre. Sa formulation de deux postures stratégiques concurrentes, à savoir l'anéantissement et l'attrition, a soulevé une foule de questions concernant la relation entre l'art opératif et le paradigme de la guerre future. En reprenant l'œuvre de Delbrück, Svetchine critiquait l'accent unilatéral mis par l'état-major allemand sur la conduite d'opérations décisives dans la période initiale de la guerre. Svetchine voyait les germes du désastre dans les illusions d'une guerre courte. Il a souligné la nécessité de se préparer à une longue guerre, compte tenu de la situation géostratégique et politique à laquelle l'URSS était confrontée. Ici, Svetchine met l'accent sur les objectifs politiques et économiques de la stratégie aux dépens des forces armées de l'ennemi comme centre de gravité. Cette orientation a conduit Svetchine et d'autres à considérer le problème de la relation entre les dirigeants civils et militaires dans la conduite de la guerre et les préparatifs de guerre. Svetchine critiquait une perception étroite de la logistique militaire et soulignait la nécessité d'une unification du front et de l'arrière par la mobilisation planifiée de l'ensemble de « l'arrière de l'État », c'est-à-dire l'économie nationale dans le but de soutenir les opérations du front. Utilisant les mémoires de Conrad von Hotendorf comme véhicule pour explorer le rôle de l'état-major général dans la guerre moderne et les préparatifs de guerre, le *voenspets* Boris Mikhailovich Chapochnikov a caractérisé ce rôle comme « le cerveau de l'armée ».

Le problème de l'étude de l'art opératif a été confié à une « chaire » nouvellement créée à l'Académie militaire, nommée « Conduite de l'opération ». Cette chaire, fondée en 1924, s'est immédiatement attaquée au problème de l'étude de la conduite des opérations pendant la Première Guerre mondiale et la Guerre Civile, en accordant une attention particulière à la campagne de l'été 1920 contre la Pologne. La direction du nouveau président a été confiée à N.E. Varfolomeïev, qui avait combattu avec le front occidental pendant l'opération de la Vistule et avait servi de reporter en chef sur les manœuvres à grande échelle que Toukhatchevski a menées avec ce front en 1920.

Après la Guerre Civile, Varfolomeïev s'était penché sur le difficile problème de la poursuite en profondeur afin de créer les conditions nécessaires à la destruction de l'ennemi. Son attention se concentrait sur l'avancée de Varsovie et l'échec du front occidental à transformer cette opération en une victoire décisive. Varfolomeïev insista sur la nécessité d'organiser une poursuite incessante par les avants-gardes, l'utilisation de la cavalerie de l'armée pour tourner les flancs de l'ennemi et empêcher l'organisation d'une défense sur une ligne de terrain favorable, le maintien d'un contact étroit entre l'avant-garde et les forces principales pour permettre l'engagement opportun de forces fraîches dans l'attaque, et le maintien d'un système logistique viable à l'appui de l'avancée. Varfolomeïev parlait toujours en termes de poursuite sur « le terrain de l'engagement décisif », mais son attention était concentrée sur l'utilisation des réserves pour maintenir le rythme de la poursuite sans risquer de faire des pauses dans l'avancée, ce qui permettrait à l'ennemi de se rétablir.

L'arrivée de Varfolomeïev à l'Académie militaire en 1924 coïncide avec le retour de Toukhatchevski à Moscou en tant que chef d'état-major adjoint de la RKKA. Au cours des trois années suivantes, de 1924 à 1927, la chaire s'est penchée sur le problème de la conduite des

opérations d'anéantissement pour provoquer la destruction totale des forces ennemies sur le terrain. Varfolomeïev a résumé cela en deux propositions. Tout d'abord, il était nécessaire de combiner percée et poursuite en profondeur afin de détruire les forces ennemies dans toute leur profondeur. Dans les conditions de la guerre moderne, cela ne pouvait pas être réalisé en une seule opération, mais nécessitait des opérations successives et profondes, « les zigzags de toute une série d'opérations se développaient successivement les unes sur les autres, logiquement liées et reliées entre elles par l'objectif final commun ». Deuxièmement, le succès d'opérations aussi successives et profondes dépendait fondamentalement de la « lutte victorieuse contre les conséquences de l'épuisement opérationnel qui en découlait ». La logistique, l'unité de l'avant et de l'arrière en tant que problème d'organisation, a donc pris une importance cruciale en tant qu'aspect de l'art opérationnel. Tant dans l'enseignement que dans la recherche, la faculté cherchait des moyens de définir les normes opérationnelles qui fixeraient les paramètres de ces opérations profondes.

Varfolomeïev a trouvé les racines de la théorie des opérations en profondeur et successives dans la tentative de Toukhatchevski d'utiliser les techniques de la guerre de classe et de la guerre civile dans une « guerre externe » contre un adversaire beaucoup mieux préparé. Il considérait que l'échec de l'opération de la Vistule était enraciné dans l'évaluation trop optimiste de Toukhatchevski du potentiel d'« intensification de la révolution » en Pologne au moyen d'une « révolution de l'extérieur » et de l'épuisement croissant de l'Armée rouge, provoqué par l'usure et la désorganisation totale des services de l'arrière pendant l'avancée. Des plans opérationnels prudents, qui prenaient en compte la nécessité de percer et de pénétrer les défenses de l'ennemi dans toute leur profondeur, ont dégrisé l'élan révolutionnaire. Dans les années 1930, il s'intéressa à l'emploi des armées de choc dans l'offensive et au problème de surmonter les réserves opérationnelles ennemies lorsqu'elles se joignaient à l'engagement. Dans ces études, il se concentre sur les offensives allemandes et alliées de 1918, en particulier l'offensive anglo-française à Amiens en août 1918. L'opération d'Amiens a été remarquable à la fois pour l'accomplissement de la surprise et l'utilisation massive des blindés et de l'aviation pour réaliser une percée.

Les paramètres logistiques d'opérations en profondeur et successives dépendaient dans une large mesure de la vision de l'Union soviétique en tant qu'économie politique et de la nature de la menace extérieure. Entre les mains de Svetchine et de ceux qui, comme lui, insistaient sur la nécessité de se préparer à une guerre longue, le maintien de l'alliance ouvrière et paysanne est devenu la réalité centrale de la base de mobilisation intérieure de l'Union soviétique. Une telle vision supposait que la Nouvelle Politique Économique de Lénine, qui mettait l'accent sur la reprise de l'agriculture, serait la politique à long terme de l'URSS. Dans le même temps, ces auteurs ont défini la nature de la menace extérieure en termes d'États immédiatement frontaliers de l'URSS. Ces auteurs ne pouvaient pas ignorer les développements de l'après-guerre en matière de technologie militaire, mais ils ont conclu que l'Europe était, en fait, divisée en deux parties, en deux systèmes militaro-techniques. L'Occident était industriel, et le potentiel d'une mécanisation de la guerre était là. L'Europe de l'Est, qui comprenait l'URSS, était dominée par une économie paysanne et par un « arrière-pays paysan ».

L'un des plus importants défenseurs d'un art opératif adapté aux réalités d'une guerre future, menée sur la base d'un arrière paysan, était V.K. Triandafillov. Triandafillov avait servi dans l'armée tsariste pendant la Première Guerre mondiale, avait rejoint l'Armée rouge en 1918, où il commandait un bataillon, un régiment et une brigade. Il combattit sur le front de l'Oural contre Doustov et sur les fronts du Sud et du Sud-Ouest contre Dénikine et Wrangel. Entré dans le Parti en 1919, il était un choix naturel pour l'éducation en tant que *genshtabiste* rouge affecté à l'Académie la même année. Au cours de ses quatre années à l'Académie, il partagea son temps entre la théorie et la pratique. En tant que commandant de brigade de la 51^e Division de fusiliers, l'une des meilleures de l'Armée rouge, il prit une part active à l'offensive

réussie de Frounzé dans l'isthme de Perekop contre Wrangel. Dans le même temps, Triandafillov a commencé à écrire une analyse militaire des opérations de la Guerre Civile dans le cadre des activités de la Société scientifique militaire de l'Académie. Il s'agissait notamment d'essais sur l'offensive du front Sud contre Dénikine et l'offensive de Perekop contre Wrangel. Il a également participé à la répression de l'insurrection de Tambov en 1921, où il a servi sous les ordres de Toukhatchevski. Après avoir obtenu son diplôme de l'Académie militaire en 1923, Frounzé choisit son ancien subordonné pour rejoindre l'état-major principal de la RKKA, où il prend la direction de la section des opérations en 1924. De là, il est passé au commandement d'un corps de fusiliers, puis est retourné à Moscou en tant que chef d'état-major adjoint de la RKKA en 1928.

hargé de mettre en pratique l'art opératif, Triandafillov est l'auteur de ce qui est l'ouvrage principal sur la nature des opérations des armées modernes. L'ouvrage a exposé en détail le contexte militaire de la théorie des opérations successives en profondeur. Triandafillov a attiré l'attention sur le processus de développement technologique qui rendait possible la « mécanisation » de la guerre, mais a noté son impact limité sur les régions économiquement arriérées de l'Europe de l'Est avec leur arrière-pays paysan. De nouvelles armes automatiques, de nouveaux blindés, de nouvelles armes à feu, de nouvelles armes chimiques, n'auraient pas d'effet décisif. Il a également abordé le problème de la mobilisation de la main-d'œuvre et la réalité d'une guerre de masse qui devient rapidement une guerre de conscrits et de réservistes. Cela l'a amené au problème de la recherche des moyens de réaliser une percée et de poursuivre par des opérations successives en profondeur. Ici, il s'appuya sur l'utilisation par Frounzé d'armées de choc pour la percée et sur l'utilisation de forces échelonnées pour faciliter l'exploitation et la poursuite. Une grande partie du succès de ces opérations reposait sur deux problèmes connexes : l'organisation d'un système de commandement et de contrôle efficace pour coordonner les opérations de plusieurs fronts et l'établissement de normes logistiques réalistes en accord avec les réalités géographiques et économiques du théâtre de l'action militaire.

En tant que chef d'état-major adjoint de la RKKA, les opinions de Triandafillov reflétaient certaines hypothèses de base concernant le type de guerre que l'Armée rouge mènerait à l'avenir. Le règlement de campagne de 1929, dans son traitement de l'offensive, aborde plus en profondeur bon nombre des mêmes thèmes que ceux développés par Triandafillov. Bien que les nouveaux règlements prévoyaient des opérations successives en profondeur basées sur une offensive interarmes, les armées décrites par Triandafillov et les règlements étaient des versions modernisées de l'Armée rouge de la Guerre Civile. Cette vision était conforme à ce que Svetchine avait décrit comme le contexte politico-militaire de la stratégie soviétique.

LA MÉCANISATION DES OPÉRATIONS EN PROFONDEUR

Il y avait cependant d'autres défenseurs de l'art opératif, qui soutenaient que les développements technologiques et la nature de la menace extérieure rendaient absolument indispensable la réalisation d'une mécanisation totale de l'Armée rouge et des arrières soviétiques. L'un des principaux partisans de ces vues était M.V. Toukhatchevski, qui était le patron immédiat de Triandafillov en tant que chef de l'état-major de la RKKA de 1925 à 1928. Toukhatchevski soutenait que ce qui était nécessaire pour faire du nouvel art opératif une posture stratégique solide n'était rien moins qu'une « militarisation complète » de l'économie nationale pour fournir les nouveaux instruments de la guerre mécanisée. Engagé dans un art opératif qui aboutirait à la destruction totale de l'ennemi, Toukhatchevski croisa la plume de Svetchine, qu'il accusait d'être un partisan de l'usure. Selon G.S. Isserson, l'un de ses plus proches collaborateurs dans les années 1930, Toukhatchevski a présenté un plan directeur pour la mécanisation de l'Armée rouge en décembre 1927, mais il a été rejeté par la direction

du Parti sous Staline. Quelques années plus tard, en 1930, les vues de Toukhatchevski gagnèrent la faveur de Staline lorsqu'il rompit avec la thèse de Boukharine sur la stabilisation du capitalisme et commença à associer la dépression à une menace croissante de guerre pour l'Union soviétique. Cette menace, la direction du Parti l'a ouvertement utilisée pour justifier les processus brutaux d'industrialisation et de collectivisation forcée en les liant maintenant à une amélioration du niveau de défense nationale.

Au cours des deux années qui ont suivi, Toukhatchevski a quitté l'état-major de la RKKA pour prendre le commandement du district militaire de Leningrad, où il a mené un certain nombre d'expériences relatives à la mécanisation. Ces expériences ont eu lieu à une époque où la motorisation contre la mécanisation est apparue en Europe occidentale comme solution alternative au problème de l'intégration du moteur à combustion interne dans les forces armées. Le premier impliquait de greffer le transport automobile sur des armes de combat existantes, tandis que le second appelait à la création de « moyens de combat automoteurs » en mettant l'accent sur les chars, les voitures blindées et l'artillerie automotrice. Les officiers soviétiques qui ont suivi l'évolution de la situation en France, en Angleterre et aux Etats-Unis ont noté que toutes les armées exploraient les deux voies, mais qu'en raison de circonstances stratégiques, opérationnelles, tactiques, politiques et financières, l'armée française était plus favorable à la motorisation et les Britanniques à la mécanisation. Toukhatchevski, dans ses commentaires sur les exercices d'entraînement des troupes du district militaire de Leningrad, a souligné la nécessité d'accroître leur mobilité en tant que forces interarmées, qui pourrait s'engager dans une offensive à plusieurs échelons. Son intérêt pour le développement des chars, de l'aviation et des forces aéroportées au cours de cette période le marque comme un défenseur de la mécanisation.

Au XVI^e Congrès du Parti et au IX^e Congrès du Komsomol en 1930-1931, K.E. Vorochilov, commissaire à la Guerre et plus proche collaborateur de Staline, s'exprima sur le fait que la mécanisation de la guerre entraînait un changement qualitatif dans la nature des guerres futures. Mais dans le cas de Vorochilov, la mécanisation entraînerait à l'avenir la possibilité d'une guerre courte, sans effusion de sang, menées rapidement sur le territoire de l'ennemi attaquant. De telles vues ont émergé à une époque où il semblait que le capitalisme mondial était retombé dans une profonde crise politico-économique qui créait une plus grande instabilité et des risques accrus de guerre. Ceci, à son tour, créait les bases de la formation d'une large alliance antisoviétique, qui menaçait de guerre à toutes les frontières. A l'intérieur, les tensions du premier plan quinquennal soulignaient également les possibilités d'une alliance entre la menace extérieure et l'ennemi intérieur, c'est-à-dire les forces de la contre-révolution.

En 1930, Toukhatchevski avança ses propres arguments puissants en faveur d'une armée de masse mécanisée comme moyen d'exécuter le nouvel art opératif. Il a utilisé un certain nombre de formes pour présenter cet argument. L'un d'eux était l'avant-propos de la traduction russe de la *Geschichte der Kriegkunst in Rahmen der politischen Geschichte* de Hans Delbrück, qui fournissait un point d'appui pour attaquer le concept d'attrition de Svetchine en tant que stratégie appropriée pour l'URSS. Ce travail était remarquable par la teneur de l'assaut idéologique politique monté par Toukhatchevski contre le vieux *genshtabiste*. A une époque où les soupçons s'exacerbaient à l'égard de tous les spécialistes en les qualifiant de démolisseurs, Toukhatchevski traitait son collègue d'idéaliste en costume marxiste.

Des attaques pires s'ensuivirent dans l'enceinte de la Section d'étude des problèmes de guerre de l'Académie communiste, organisée en 1929 dans le cadre d'un effort visant à insuffler le marxisme-léninisme dans la science militaire. Au sein de la Section, comme au sein de l'Académie communiste, l'idée d'une lutte entre un passé bourgeois et un avenir communiste a eu libre cours. Là, Toukhatchevski, armé des citations appropriées de Staline et de Vorochilov, attaqua les professeurs Svetchine et Verkhovski parce que leurs écrits étaient infestés d'idéologie bourgeoise. Dans le cas de Svetchine, la faute était qu'il ne croyait pas à la

possibilité d'opérations décisives, mais qu'il défendait l'idée d'une guerre limitée. Verkhovski a été accusé de favoriser une armée professionnelle au détriment de la masse. Toukhathevski a parlé positivement du livre de Triandafilov, mais a relevé quelques lacunes. Sa critique correspondait à celle formulée dans une critique du livre de Triandafilov, publiée au printemps 1930, dans laquelle il lui était reproché de parler d'un arriére paysan sans noter la possibilité de transformer cet arriére par l'industrialisation. Que l'industrialisation, soulignait le critique, permettrait d'accélérer le rassemblement des forces et leurs manœuvres, créant ainsi des opportunités pour des opérations décisives, si les possibilités politiques, c'est-à-dire révolutionnaires, étaient exploitées.

En 1931, Toukhatchevski devient commissaire adjoint aux affaires militaires et navales, membre du Revvoensovet et directeur de l'armement de la RKKA. Au cours des six années suivantes, il dirigea la mécanisation de l'Armée rouge, jetant les bases de la création d'une force mécanisée de masse destinée à mener des opérations successives et profondes dans une guerre d'anéantissement. L'industrialisation stalinienne a fait de l'URSS une puissance industrielle majeure avec la capacité de mécaniser ses forces armées à un degré inimaginable par Triandafilov. Au cours de la même période, la nature de la menace militaire à laquelle l'URSS était confrontée est devenue plus complexe et plus sérieuse. A son crédit, Toukhatchevski n'est jamais tombé dans le piège de supposer que la mécanisation annulerait la guerre de masse. Il était un critique informé de la « théorie de la Blitzkrieg », et sa critique des travaux de Fuller, Liddell Hart et d'autres mérite une attention sérieuse. Elle contient un bon indice sur la façon émergente de faire la guerre chez les Soviétiques. En 1931, il écrivait à propos de l'armée mécanisée professionnelle :

« Imaginons une guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, une guerre, par exemple, qui éclate le long de la frontière canadienne. Les deux armées sont mécanisées, mais les Anglais ont, disons les normes de Fuller de 18 divisions, et l'armée américaine a 180 divisions. Le premier dispose de 5 000 chars et 3 000 avions, mais le second de 50 000 chars et 30 000 avions. La petite armée anglaise serait tout simplement écrasée. N'est-il pas déjà clair que parler d'armées mécanisées, petites, mais mobiles, dans les grandes guerres est une histoire de coq et de taureau. Seules les personnes frivoles peuvent les prendre au sérieux ».

Ainsi, la théorie militaire soviétique de Toukhatchevski, s'appuyant sur le travail de l'état-major tsariste et l'expérience de combat de quatre guerres industrielles, c'est-à-dire la guerre russo-turque, la guerre russo-japonaise, la Première Guerre mondiale et la Guerre Civile, s'est concentrée sur la mécanisation de l'armée de masse comme moyen de mener des opérations décisives dans une guerre totale. Le Manuel de terrain de l'Armée rouge de 1936, qui mettait l'accent sur « l'offensive décisive sur l'axe principal, achevée par une poursuite incessante » comme seul moyen de provoquer la destruction totale des hommes et du matériel de l'ennemi, soulignait le double thème de Toukhatchevski, à savoir les armes combinées et les forces mécanisées. Les chars devaient être utilisés en masse, et les formations mécanisées, composées de chars, d'infanterie motorisée et de canons automoteurs, devaient frapper profondément dans les arrières de l'ennemi, utilisant leur mobilité pour déborder et encercler les forces ennemies. Les formations aériennes, en dehors des opérations aériennes indépendantes, devaient agir en étroite coopération opérationnelle et tactique avec les formations interarmes. Dans le même temps, les unités aéroportées devaient être utilisées pour désorganiser le commandement et le contrôle de l'ennemi et les services à l'arrière.

Dans l'une de ses dernières publications, Toukhatchevski avertissait que l'Armée rouge ne devait pas confondre la maîtrise de la théorie avec la maîtrise de la pratique. Discutant des questions fondamentales du combat couvertes par le nouveau règlement de campagne, il mit en garde contre la tendance à transformer une doctrine saine en un dogme stérile et nota que les changements technologiques remodelaient qualitativement le concept d'armes combinées. Le nouveau contenu des opérations interarmes mécanisées distingue le règlement de 1936 de celui de 1929. L'emploi de forces mécanisées, construites autour de « chars à longue portée,

d'infanterie montée, d'artillerie, d'aviation et de forces aéroportées », a permis de gagner la « bataille des flancs » par l'application de manœuvres. La mobilité rapide était le seul moyen d'exploiter l'apparition temporaire d'un flanc ouvert dans l'ordre de bataille de l'ennemi. « Par conséquent, la lutte pour les flancs exige des actions rapides, de la surprise, des coups de foudre ».

Toukhatchevski appréciait la menace que la Wehrmacht représentait pour l'Union soviétique et mettait en garde contre les dangers d'une Blitzkrieg et d'une attaque surprise de ses Panzers et de la Luftwaffe. La purge de l'armée et l'expérience du combat dans la guerre civile espagnole ont remis en question la théorie des opérations profondes et successives pour des raisons politico-idéologiques et militaro-opérationnelles. On peut se demander dans quelle mesure cette interruption a affecté les engagements des forces de couverture au début de l'opération Barbarossa sur les théâtres d'opérations militaires biélorusses et ukrainiens, lorsque la Wehrmacht a remporté la « lutte pour les flancs » de Toukhatchevski.

Au cours des opérations qui ont suivi, l'attrition a imposé des changements majeurs dans la posture des forces des deux côtés, en particulier leurs forces mécanisées. Les combats d'automne aux abords de Moscou ressemblaient plus aux conditions décrites dans « l'arrière paysan » de Triandafillov qu'à celles de Toukhatchevski. En effet, l'art opérationnel soviétique lors de la contre-offensive hivernale devant Moscou, qui s'appuyait si fortement sur l'infanterie et la cavalerie, en l'absence de chars, d'infanterie motorisée et d'aviation, correspondait au modèle d'opérations successives de Triandafillov. Les offensives soviétiques ultérieures ont tenté de mettre en pratique les principes de l'art opérationnel décrits dans le règlement de campagne de 1936, qui portait l'empreinte de Toukhatchevski. Peu à peu, grâce à un processus d'essais et d'erreurs, les commandants soviétiques ont acquis les compétences nécessaires pour gérer les forces massives et mécanisées que le maréchal défendait.

Aucun des architectes n'a survécu pour assister à ces événements. Triandafillov meurt dans un accident d'avion en 1931. Toukhatchevski, ainsi qu'une grande partie de l'élite militaire soviétique, est mort aux mains de la terreur de Staline, qualifié de traître et d'ennemi du peuple. Svetchine, qui a été pourchassé au début des années 1930 comme un ennemi de classe, a survécu à son critique de moins d'un an, mourant en 1938. Varfolomeïev a été arrêté par le NKVD et emprisonné où il est mort en 1941. Ce qui s'ensuivit fut une époque où l'Armée rouge avait une théorie dont elle ne pouvait reconnaître les auteurs, et un passé mythique qui excluait le genre de critique nécessaire à la perfection de la théorie. Le choc d'une véritable guerre en Mandchourie, en Pologne, en Finlande et en France a brisé le mythe, permettant les réformes nécessaires avant l'invasion allemande. Ces mesures étaient trop peu en réalisations pratiques, trop tardives dans leur mise en œuvre et trop radicales en termes d'ampleur pour annuler les dommages causés par les purges ou pour contrebalancer les avantages allemands en termes de commandement et de contrôle et de surprise opérationnelle. C'est avec peine que les jeunes commandants de l'Armée rouge acquérèrent les talents nécessaires pour mettre en pratique les opérations profondes et successives que leurs règlements de campagne exigeaient. Peu à peu, la société soviétique a forgé les nouvelles armes nécessaires pour mener de telles opérations. Pas à pas, l'Armée rouge ajusta sa structure de forces pour fournir aux armées interarmes, aux armées de chars, aux armées aériennes et aux corps mécanisés de monter de telles opérations. Dans la phase finale de la guerre, les opérations soviétiques ont réalisé ce que la théorie d'avant-guerre avait promis. Ce n'est qu'après la mort de Staline que les historiens ont pu commencer une étude sérieuse des racines de ces succès au cours de cette période dynamique et tragique de l'histoire militaire russe et soviétique et saisir ainsi la signification de l'art opérationnel.